

Salmon mémorialiste : le cas Arthur Cravan

Je me suis intéressé à André Salmon dès mon mémoire de maîtrise sur *L'Esprit Dada* (1962), car celui-ci apportait un témoignage vivant sur les débuts du mouvement à Paris, qu'il avait en quelque sorte parrainés.

Il se trouve aussi qu'incidemment je lui ai rendu visite à la villa La Hune à Sanary. En fait, ce n'est pas lui que je venais voir en avril 1964, mais son épouse, Léo Merle, qui avait été la compagne de Roger Vitrac, l'auteur dramatique sur lequel je préparais alors ma première thèse. Tandis que Léo achevait sa sieste, il m'accueillit complaisamment et m'interrogea longuement sur l'état et les ambitions de la jeunesse, car je venais de Toulouse où s'était réuni le congrès de l'UNEF, ce qui piquait sa curiosité, toujours très vive...

L'histoire littéraire se construit essentiellement sur les œuvres publiées, secondairement avec des faits relatifs aux auteurs ou à partir d'anecdotes. Que faire lorsque, avec l'avant-garde par exemple, il n'est plus question d'œuvres mais de gestes ? C'est la question qui se pose avec Arthur Cravan, qu'André Salmon a connu, dont il trace le portrait au chapitre XXXVI de ses *Souvenirs sans fin*, sous le titre : « Éloge d'un grossier personnage ».

I. Un portrait oxymorique

Rameutant ses souvenirs d'avant-guerre (c'est-à-dire de la Première Guerre mondiale), André Salmon se prend soudain à évoquer une sorte de météore des Lettres, un personnage tombé du ciel, venu d'on ne sait où, dont il trace un portrait tout en contrastes, pour lequel il ne semble pas avoir eu une sympathie particulière mais qui lui semble avoir marqué l'époque. Du moins l'avait-il connu d'assez près pour lui avoir consacré dans *Gil Blas* un article relatant certains de ses gestes.

Se voulant historien impartial de la République des Lettres, il ne manque pas de se situer par rapport à ce personnage qui l'a épargné, à qui il doit de joyeux moments (entendez qu'il l'a fait rire aux dépens de la faune artistique), à quoi tout l'opposait intellectuellement, sauf peut-être son anarchisme absolu. C'est dire qu'il se sent capable d'en parler librement, pour faire reconnaître son antériorité. Sur qui ? mais sur Dada et le surréalisme qui, en tant que groupements, ne lui ont pas laissé bonne impression !

Comme dans les chapitres antérieurs, le récit est alerte, les anecdotes piquantes, la morale souvent contradictoire. Sous un apparent décousu, la construction du récit est simple et rigoureuse : après une introduction en forme de considérations générales, viennent le portrait contradictoire du poète-boxeur, une présentation de sa revue, l'évocation de ses scandales, enfin des réflexions désabusées sur sa disparition et le destin de la veuve laissée en France.

Le mémorialiste dispose de matériaux de première main :

la revue *Maintenant* que Cravan distribuait dans une charrette de marchand des

quatre saisons. Elle était devenue rarissime au moment où Salmon rédigeait ses souvenirs, et ne se trouvait pas à la Bibliothèque nationale avant la réédition procurée par Bernard Delvaille en 1957 chez Éric Losfeld ;

son propre article du *Gil Blas*, le 30 novembre 1913 (précédé d'une annonce le 26). Il a été republié en complément des *Œuvres* d'Arthur Cravan compilées par Jean-Pierre Begot pour les éditions Champ-Libre/ Ivrea (1987, 1992), p.197-198. C'est d'ailleurs ce compte rendu qui, réfectionné, va servir d'épine dorsale à ce chapitre ;

et, bien entendu, les souvenirs personnels d'un journaliste, certes, mais surtout d'un poète moderniste, attentif à toute nouveauté.

Tout chez Cravan, tel qu'il est vu par André Salmon, procède de l'oxymore. Son physique opposé à ses attitudes, sa généalogie, le mystère de ses origines, son refus littéraire de la littérature, sa violente critique de l'art au nom de la nature. S'il ne tombe pas en admiration devant les publicités alimentaires rédigées par le poète-boxeur, qui lui semblent bien inférieures à celles d'Apollinaire, Salmon ne peut, évidemment, passer sous silence le fameux compte rendu de l'exposition des Indépendants en 1914, qui valut quelques cartels à Cravan. Il en profite pour dédouaner son ami Apollinaire : ce n'est pas de la faute du Mal aimé s'ils ne se sont pas retrouvés sur le pré ! Ayant, comme je le suppose, le texte sous les yeux, on s'étonne qu'il édulcore en une douceuse périphrase cette attaque célèbre :

Marie Laurencin (je n'ai pas vu son envoi). En voilà une qui aurait besoin qu'on lui relève les jupes et qu'on lui mette une grosse... quelque part pour lui apprendre que l'art n'est pas une petite pose devant le miroir. Oh ! chochette ! (ta gueule !) La peinture c'est marcher, courir, boire, manger, dormir et faire ses besoins. Vous aurez beau dire que je suis un dégueulasse, c'est tout ça.

Du moins Salmon a-t-il le mérite de souligner les traits qui font d'Arthur Cravan un précurseur de la poésie nouvelle, celle qui s'engage physiquement dans la vie, et, à ce titre, le sauvent de l'oubli. C'est alors qu'il transforme son article du *Gil Blas*, en le focalisant sur le poète-conférencier, lequel n'hésite pas à entrer en contact avec son public, buvant du vin rouge pour faire le fort, car, au fond, « ce cynique est, décidément, un ingénu ».

La suite, lyrique à souhait, est une (re)construction, s'appuyant sur des témoignages non précisés. Arthur Cravan se serait réfugié aux États-Unis pendant la guerre, il aurait été mêlé à une bande de hors-la-loi, et, traqué par la police montée, serait mort noyé dans le Rio Grande del Norte...

D'où Salmon tenait-il cette version mythique ? Il allègue les agences de la presse yankee, mais se réfère plus vraisemblablement aux propos que lui aurait tenu Renée, sa voisine à Sanary, qui se trouve avoir été la première femme de Cravan (ou du moins sa compagne parisienne), dont il écrit très sobrement : « Ce fut une veuve discrète, tout à fait digne. Comme on dit, elle refit sa vie ; ce qui est sain. Nul ne vint l'ennuyer de questions. »

En somme, et si l'on met de côté certaines imprécisions troublantes sur la fin mystérieuse du poète-aventurier, le voici remis à sa place exacte dans l'histoire littéraire, avant et au-dessus de Dada et du surréalisme.

Pourtant, et Salmon ne peut l'ignorer, il n'est pas le premier à lui consacrer un

chapitre de mémoires, outre son inscription par André Breton dans l'*Anthologie de l'humour noir*. Un conteur, et non des moindres, l'a déjà précédé sur ce terrain, une dizaine d'années auparavant : Blaise Cendrars, dans un passage du *Lotissement du ciel* (1949). En quoi son témoignage diffère-t-il ?

II. Un déserteur manqué

Bourré d'informations et d'exagérations évidentes, le texte de Cendrars ne laisse pas d'interroger la critique et les spécialistes d'Arthur Cravan, dont il fait un déserteur paradoxal, qui s'est tant remué pour échapper à la guerre qu'il en est mort, à la veille de l'armistice ! Venant d'un engagé volontaire, on se doute que le récit de cet échec n'est pas tendre :

Avoir fait tout cela, tout cela pour sauver sa peau de la guerre et l'avoir crevée avant la fin de la guerre, à la veille de la paix, et à Mexico !...

Pourtant, Cendrars proclame son amitié antérieure avec Cravan, évoquant l'époque où ils formaient un trio simultaniste au Bal Bullier avec Robert Delaunay, arborant chacun une tenue qui devait faire l'admiration des futuristes d'Italie et de Russie via l'écho quotidien qu'en donnait Gino Severini. S'il est clair qu'il n'a pu suivre de près les déplacements de Cravan pendant la guerre, puisqu'il était lui-même plongé dans l'action, le héros de *J'ai tué* semble s'être informé à la bonne source, faisant état de la première Madame Cravan, qu'il désigne comme une Bourguignonne (alors qu'elle était Charentaise), celle qu'on a identifiée comme Renée Bouchet. Il prétend avoir eu communication des lettres que Cravan lui avait adressées d'Amérique, tandis que celui-ci s'était rendu coupable de bigamie, en ayant épousé la poétesse Mina Loy. Il termine néanmoins son récit par un éloge invraisemblable :

Tout cela n'enlève rien à l'immense talent du poète et il semble bien que son séjour au Mexique, le voyage dans le Sud du pays, la prospection des mines d'argent, eût été pour lui un chemin de Damas s'il n'avait fait demi-tour dans la solitude. Il a adressé alors à son épouse parisienne des lettres extraordinaires d'émotion et de poésie intense et contenue, des hymnes à la nuit aussi profonds et suaves que ceux de Novalis et des illuminations fulgurantes aussi prophétiques et rebelles et désespérées et amères que celles de Rimbaud. Il avait trouvé son climat. Mais cette régénération, cette catalyse de son génie au contact de la vie indienne et de la grande nature sauvage n'a pas tenu le coup, n'a pas duré ; de retour à la capitale la vie frelatée de la grande ville et son ambiance sophistiquée par la modernité se sont à nouveau emparées de lui et son détraquement intime n'a pu résister à la vanité, au succès, à l'argent, aux femmes, à la renommée, au scandale facile de dada, à sa puérité vicieuse et congénitale car on n'est pas impunément un beau gosse et le neveu d'Oscar Wilde ! Je ne doute pas qu'on éditera un jour les lettres qu'Arthur Cravan adressait à sa femme à Paris, il y en a une soixantaine, et que l'on ajoutera au lot les trois, quatre poèmes prometteurs de ses débuts, poèmes pour lesquels j'ai conservé une tendre faiblesse, comme d'un frère aîné pour son cadet. (p.519)

Ce passage s'accompagne d'une note par laquelle Cendrars affirme s'être délesté de cette correspondance, un jour de dèche, en 1936, ainsi que d'aquarelles, d'ébauches de poèmes et de sa collection complète de *Maintenant*, auprès du libraire Henri Matarasso. Malheureusement, ce précieux ensemble n'a pu être totalement reconstitué, si bien qu'on

s'interroge toujours sur la réalité de ces lettres...

Je n'apprendrai à personne les qualités d'affabulateur de Cendrars, capable de tuer ses père et mère pour le plaisir de souligner une coïncidence. Il relate magnifiquement, avec toute l'amplification nécessaire, une conférence du neveu d'Oscar Wilde aux Noctambules le 6 mars 1914. Malheureusement, tous les témoignages concordent pour dire que ce soir-là, Cravan l'a passé au violon, à la suite d'une rixe à Montmartre, et qu'il était donc dans l'incapacité de boxer ni danser dans le plus petit théâtre de Paris ! Ainsi fait-il traverser à Cravan la Bidassoa à la nage le jour de la déclaration de guerre pour rejoindre la caravane des Delaunay à Lisbonne. Patatras, le Portugal s'étant rangé du côté des Alliés, ils durent repasser en Espagne...

Si la période espagnole est narrée objectivement, grâce à un témoignage oculaire (j'y reviendrai), la suite américaine relève de la plus belle affabulation. Cravan y est donné comme le seul et véritable fondateur de Dada (ce pourquoi Picabia et Duchamp garderaient le silence, et même Tristan Tzara adoubé à Zurich par Picabia). Dès l'entrée en guerre des USA, il forge une véritable épopée de Cravan, citoyen britannique, travesti en femme au Canada, puis en pêcheur de morue à Terre Neuve, toujours pour échapper à la conscription, jusqu'à son séjour à Mexico. Le récit s'achève sur la rumeur qui courut à Montparnasse : « Arthur Cravan avait été assassiné dans un dancing d'un coup de poignard au cœur... »

La part faite de l'exagération narrative, qui ne nous paraît cependant pas nécessaire à propos d'un tel personnage, dont Cendrars dit bien qu'il était un athlète au cœur tendre, on peut se demander pourquoi il s'est ainsi écarté des témoignages de première main dont il disposait, à travers les lettres à Renée, les récits des Delaunay et des Picabia, notamment de la scrupuleuse Gabrielle Buffet-Picabia. Peut-être éprouvait-il le besoin de combler par l'imagination ce qui lui semblait hors de toute raison ? Reste que la synthèse qu'il donne des dernières lettres du chercheur d'or adressées à Paris (elles ont définitivement disparu) se trouve corroborée par les propres écrits de Mina Loy, dans son manuscrit inédit, significativement intitulé *Colosseus*. Reste aussi que le mystère de sa disparition dans le golfe du Mexique demeure entier, laissant le champ libre à bien des inventions romanesques !

Incontestablement plus sobre, le récit de Salmon peut-il être considéré comme une rectification objective des exagérations cendrarsiennes ? Je ne le crois pas, pour l'excellente raison que tous deux ont la même attitude à l'égard de l'histoire, inférieure selon eux à la légende, même s'ils se prévalent l'un et l'autre de témoignages personnels. De fait, ils procèdent de la même façon. Tous deux isolés dans le Midi, ils construisent leur portrait à partir de leurs souvenirs vieux d'un demi-siècle, des documents et des attestations qu'ils ont sous la main, sans se livrer à de nouvelles investigations, encore moins à des vérifications.

III. Les acquis de la recherche

À en croire le seul exemple d'Arthur Cravan, l'historiographie littéraire aurait

encore de grands progrès à faire, même chez André Salmon.

Pourtant, je ne saurais terminer cette trop brève évocation d'un des premiers écrivains contestant la littérature au nom de la vie sans faire état des clartés que la recherche contemporaine nous apporte à son sujet.

Grâce aux publications de Jean-Pierre Begot et aux patientes recherches de Maria Lluïsa Borràs, à l'ouverture de certaines galeries, aussi, nous possédons désormais des renseignements exacts, vérifiés à la source, sur les faits et gestes de celui qui prit le pseudonyme de Cravan, de son vrai nom Fabian Avenarius Lloyd, né le 22 mai 1887 à Lausanne, de père et mère anglais. Ses parents ayant divorcé un an après sa naissance, son enfance s'écoule en Suisse, d'écoles en pensionnats où chaque fois son caractère rebelle le fait renvoyer. À seize ans, il s'embarque pour New York. Il n'y reste que l'été. La cité moderne l'étouffe, mais il en garde un très vif souvenir, au point de vouloir y retourner. Il poursuit ensuite ses études en Angleterre, en Allemagne (à Berlin et à Munich), voyage en Italie et s'installe à Paris en 1909. Il y fréquente la Closerie des Lilas, haut lieu de la littérature pour laquelle il n'a que mépris, assurant vouloir devenir « poète et boxeur ». En avril 1912, paraît le premier numéro de la revue *Maintenant*, dont il est l'unique collaborateur, éditeur et vendeur. Elle n'aura que cinq numéros en quatre ans. Six pieds de haut, 105 kilos, il est admirablement proportionné, le corps parfait du boxeur. Il est véritablement le neveu d'Oscar Wilde, parenté dont il se vantera en faisant revivre l'auteur de *Dorian Gray*, dont lui ont parlé ses parents, par d'excellents articles de critique intuitive dans trois numéros de sa revue.

Il parle parfaitement l'anglais, le français, et l'allemand. Ayant séjourné six ans à Paris, il possède la même connaissance de Montparnasse et de Montmartre. Ami des poètes et des peintres, il est aussi en rapport avec le monde de la boxe qu'il préfère, dit-il, au beau monde. Effectivement inscrit à un club de boxe, il prend part en mars 1910 au championnat de France des amateurs, dans la catégorie mi-lourds. Il triomphe par forfait de son adversaire, si bien qu'il peut à bon droit se dire champion de France, bien qu'il n'ait pas remporté d'autres combats, par la suite.

Par dessus tout, il proclame son incapacité à vivre selon les lois de l'ordre social : « Qu'on le sache une fois pour toutes : je ne veux pas me civiliser ». « Quand on a la chance d'être une brute, poursuit-il, il faut savoir le rester ».

Dans un corps d'éléphant peut régner l'âme d'un petit enfant et une sensibilité exacerbée : « Je suis une brute à me donner un coup de poing dans les dents et subtil jusqu'à la neurasthénie. » Un intense besoin de vivre l'âme, et les discussions sur l'art le dégoûtent : « ...moi à qui il suffirait d'un air de violon pour me donner la rage de vivre, moi qui pourrais me tuer de plaisir, mourir d'amour pour toutes les femmes ; qui pleure toutes les villes, je suis ici *parce que la vie n'a pas de solution*. »

Fort justement, André Breton le rapproche de Rimbaud. « Ce que Rimbaud objecte en pleurant : “Je ne comprends pas les lois, je n'ai pas le sens moral, je suis une brute... je suis une bête, un nègre...” », Cravan le fait passer sur le plan de l'apologie, de la revendication totale : “Tout le monde comprendra que je préfère [...] un jaune à un blanc, un nègre à un jaune et un nègre boxeur à un nègre étudiant”.

L'article consacré par *Maintenant* à l'Exposition des Indépendants de Paris, en 1914, le rend célèbre : il y attaquait les noms les plus connus. En revanche, il y gagna

huit jours de prison ferme pour diffamation envers Sonia Delaunay. Il n'est pas exclu qu'il ait alors eu les mêmes sentiments qu'Apollinaire à la Santé, lui qui écrivait un an auparavant :

Sans doute, avais-je, ce soir là, l'âme d'un déchu, car, j'en suis sûr, personne — puisque je n'ai jamais trouvé d'ami — n'a aimé autant que moi : chaque fleur me transforme en papillon ; mieux qu'une brebis je foule l'herbe avec ravissement : l'air, ô l'air ! des après-midi entières ne m'occupai-je pas à respirer ?

Étant venu à Paris pour y conquérir la gloire, il invente, à la même époque, la formule de la « conférence-spectacle » où il se produira, seul en scène, dansant et boxant, tout en affirmant ses vues péremptoires, ce qui, pense-t-il, lui assurera une bonne publicité dans la presse. Cette manière d'affronter seul l'auditoire, en un dialogue direct avec le public, sans doute inspirée du spectacle futuriste, sera une constante des manifestations dadaïstes.

L'une de ses premières conférences eut lieu en novembre 1913 au Cercle de la Biche, à Montmartre. C'est celle dont André Salmon rendit compte.

Il avait le sens de la publicité, ou plutôt de la réclame, comme on disait alors. Le carton d'invitation qu'il fit imprimer pour sa quatrième conférence annonce un programme séduisant :

VENEZ VOIR – Salle des Sociétés savantes – 8 rue Danton – Le Poète – ARTHUR CRAVAN – (neveu d'Oscar Wilde) – champion de boxe, poids 125 kg, taille 2 m. – LE CRITIQUE BRUTAL – PARLERA – BOXERA – DANSERA – la nouvelle “ Boxing Dance ” – LA VERY BOXE – AVEC LE CONCOURS DU SCULPTEUR MAC ADAMS – autres numéros excentriques – NÈGRE, BOXEUR, DANSEUR. – dimanche 5 juillet 9 h. du soir – prix des places : 5fr., 3fr. ou 2fr.

Août 1914. À la déclaration de guerre, il se trouve voyager en Europe. On signale sa participation à un combat de boxe à Athènes. Puis il est autorisé à séjourner en France, où il restera jusqu'à la fin décembre 1915. Il était, bien sûr, déterminé à ne pas répondre à l'appel de la mère-patrie. Laquelle au juste ? celle de ses parents ? celle où il est né ? celle où il vit ? Il possède un passeport suisse (donc d'un pays neutre), mais il est citoyen britannique, comme le prouvent les interventions des consuls anglais à son profit, chaque fois qu'il en eut besoin. À ce titre, il risque d'être mobilisé, quand la conscription obligatoire sera proclamée en Angleterre (en janvier 1916). C'est, me semble-t-il, une bonne raison pour qu'il se réfugie dans un pays neutre tel que l'Espagne. L'année 1916 le trouve donc à Barcelone, où, avec sa compagne Renée, il fait partie du groupe d'émigrés formé par Francis Picabia, Gabrielle Buffet, Albert Gleizes, Juliette Roche, Marie Laurencin (qui a bien voulu oublier ses sarcasmes du Salon des Indépendants) etc. Engagé comme professeur de boxe, il arbitre des matches et défie le champion du monde de sa catégorie, le noir Jack Johnson. La rencontre a lieu à la Plaza de toros Monumental de Barcelone, le 23 avril. Le lieu est aussi peu fait que possible pour un combat de boxe. Mal préparé, nettement plus faible, Cravan est vaincu par KO à la sixième reprise. Au cours d'un entretien paru à New York dans *The Soil*, n°4, avril 1917, Cravan expliquera avec lucidité, et sans forfanterie aucune, les particularités de cette rencontre. Il conclut :

Nous n'étions ni l'un ni l'autre en pleine condition physique. J'ai été très vite essoufflé. Le plus gênant pour moi, c'était sa gauche : il me tenait à distance avec. Il mesure pourtant cinq à six centimètres de moins que moi. C'est, dans le sillage de Poe, Whitman et Emerson, la plus grande gloire de l'Amérique. S'il devait y avoir une révolution, je me battrais pour qu'on l'intronise roi des États-Unis.

Qu'un poète, fût-il boxeur amateur, affronte, dans l'arène, un champion du monde, cela suffit à créer bien des légendes que Picabia, sa femme et les autres s'empresseront de colporter.

En 1917, il est à nouveau à New York, harassé, sans argent (il a renoncé volontairement à la pension que lui versait sa mère). Venant de Cadix, il y est arrivé le 13 janvier, à bord du Montserrat où un passager d'importance l'a repéré. En effet, dans son autobiographie, Léon Trotski note que les voyageurs étaient, pour la plupart, déserteurs de différents pays, d'une classe sociale élevée. Parmi eux, « Un boxeur, littérateur à l'occasion, cousin d'Oscar Wilde, avouait franchement qu'il aimait mieux démolir la mâchoire à des messieurs yankees, dans un noble sport, que de se faire casser les côtes par un Allemand. »

Peu de temps après, l'entrée en guerre de l'Amérique (le 6 avril) surprend péniblement Cravan. Il fréquente le salon de Walter Conrad Arensberg. Il y retrouve Francis Picabia et Marcel Duchamp, qui avaient noué des liens avec le richissime collectionneur américain lors de la célèbre exposition de l'Armory Show.

Ceux-ci veulent lui faire jouer le même rôle de conférencier-boxeur qu'à Paris. Marcel Duchamp y est d'autant plus enclin qu'il n'a pas apprécié de se voir refuser l'exposition de sa « Fountain » (un urinoir signé Richard Mutt) par les organisateurs du Salon des Indépendants, au Grand Central Park de New York. Le 19 avril, jour de l'inauguration, Arthur Cravan y prononce donc une scandaleuse conférence, « Les Artistes indépendants de France aux États-Unis ». Le scandale est moins dans les propos que dans l'attitude désinvolte du conférencier, qui, passablement éméché, prétend se déshabiller en public, selon le scénario évoqué par André Breton dans sa conférence barcelonaise.

Gabrielle Buffet-Picabia lui trouve alors un travail de traducteur chez un professeur de philosophie, lui fait promettre de se bien tenir, de ne pas boire, etc. Chose curieuse, il tint promesse. Énigme de son caractère !

Dans le salon des Arensberg, il a fait la connaissance d'une poétesse américaine d'origine anglaise, Mina Loy. La correspondance qu'il lui adresse en français le montre immédiatement épris, d'une passion dévorante et jalouse. Elle nous renseigne aussi sur ses voyages au Canada en compagnie de Robert Frost jusqu'à Terre-Neuve durant l'été 1917. Mais elle ne nous donne pas le motif exact d'un tel périple, sinon le besoin vital de découvrir de grands espaces pour en tirer de la belle littérature, sa « chose », comme il l'écrivait à sa compagne.

On le retrouve à Mexico en décembre 1917. Mina Loy le rejoint et l'épouse officiellement. Il reprend la boxe, anime un club, perd un combat contre le champion du Mexique. Il se ruine, veut partir en Argentine, loue un bateau, chaque soir l'aménage. Un soir il ne revient pas. Les recherches entreprises par la police à la demande de sa femme,

qui était partie auparavant l'attendre à Buenos-Aires, n'éclairciront jamais le mystère de sa mort que l'on situe en octobre 1918. Peu après, sa fille, Fabienne, naîtra en Angleterre.

Outre son éphémère revue, *Maintenant*, on a publié, retrouvés par Mina Loy, des poèmes de lui, et plusieurs tentatives d'autobiographie, dont *J'étais cigare*. Ces écrits posthumes ne sont visiblement pas parvenus à la connaissance de l'auteur des *Souvenirs sans fin*.

Conclusion

Une question demeure : pourquoi, n'ayant aucune sympathie pour l'homme ni pour sa conception de la littérature, Salmon s'est-il attaché à en broser le portrait ? Pour compléter sa série des tendres canailles ? Sans doute, mais davantage encore parce qu'il entendait « démystifier l'Histoire » (*Souvenirs*, p.793). En évoquant ce grossier personnage qui pouvait passer pour le prototype de Dada et du surréalisme, il réduisait ces deux mouvements à ce qui lui paraissait être leur véritable dimension. Par un juste retour de bâton, et en dépit du désir d'objectivité affirmé par tout mémorialiste, il procédait au déclassé de ceux qui, il faut en convenir, l'avaient définitivement déclassé.

Henri Béhar